

«À Arles où le Rhône s'attarde»

En novembre, la ville d'Arles semble déserte. On devine les vestiges d'une autre ville, une Arles estivale et festive, dont les rues seraient parcourues par un essaim de visiteurs en shorts: là un magasin de souvenirs occitans, ici des cartes postales de Van Gogh aux couleurs trop criardes. Le mistral balaie des rues où cohabitent lieux de culture et bars locaux, échevèle les passants, et la nouvelle arrivée.

Avant de descendre du train, Arles était pour moi un lieu de fiction, dont le contour a été tracé par deux textes. Une lecture d'enfance, *L'Arlésienne* d'Alphonse Daudet, nimbe la ville d'une allure séductrice et trompeuse, comme si elle-même eût été vêtue de velours et de dentelles, et que ce fut elle qui eût mené à sa perte le jeune paysan Jan. La déambulation dans les rues tortueuses à la recherche du Centre International de Traduction Littéraire (CITL) offre l'occasion de s'interroger distraitement sur le concept d'Arlésienne, ce personnage autour duquel se noue le drame mais qui n'apparaît jamais, esquivant tout aussi bien la lectrice que son amant. Est-il artificiel de penser que le texte original est lui-même *L'Arlésienne* de tout poème traduit, une absence-présence déterminant chaque choix de traduction, demeurant pourtant toujours hors d'atteinte ? Existe-il une nouvelle fantastique dans laquelle un traducteur morose, rendu fou d'amour par un texte intraduisible, cède au désespoir ? Puis, en entrant dans la belle cour carrée aux arcades blanches et ocres de l'espace Van Gogh, qui abrite le CITL: pourquoi cette insistance à personnifier les textes sous les traits de femmes inconstantes – la notion des Belles Infidèles, ces traductions inexactes mais conformes à l'air du temps, n'est-elle pas suffisamment problématique pour que j'y ajoute celle de *L'Arlésienne*?

Le deuxième texte est un poème de Paul-Jean Toulet, vivace lecture d'étudiante qui avait refleuri intact à l'annonce de mon séjour arlésien:

«Dans Arles, où sont les Aliscans,
Quand l'ombre est rouge, sous les roses,
Et clair le temps,
Prends garde à la douceur des choses.»

En poussant la porte d'entrée qui s'ouvre sur un salon aéré, puis sur une enfilade de studios abritant chacun une traductrice, un traducteur, je prends la mesure de ce que sera ici la douceur des choses: de longues promenades nocturnes avec S., brillant traducteur du chinois, qui me racontera une jeunesse passée aux côtés d'Act Up Paris dans les années 1980; de petits déjeuners érudits face à M., traducteur vers l'arabe d'Yves Bonnefoy, qui préfère travailler dans le bruit; l'accès à toutes heures du jour et de la nuit à une bibliothèque de traduction; un tête-à-tête ininterrompu avec Amy Clampitt, la poète américaine dont je suis ici pour traduire le dernier recueil, *Un Silence* s'ouvre.

Au cœur d'*Un Silence*, Amy Clampitt glisse une traduction du Canto IX de l'Enfer Dante: «Tout comme à Arles, où le Rhône s'attarde (...) les tertres funéraires font le sol inégal».

La découverte de cette allusion fortuite, de ce lien ténu entre le texte à traduire et mon passage à Arles me fait l'effet d'un clin d'œil. Au cours du mois passé en résidence, d'autres poèmes font écho aux paysages provençaux que je découvre, doubles inexacts mais évocateurs. Une promenade en Camargue un après-midi à la recherche des flamands roses fait surgir les marécages d' «Après-midi dans le bayou» et ses habitants: «la chimère / disgracieuse et pataugeante qu'on / appelle la spatule, teintée d'un / rose et vert de boîte à couleurs»; «les colonies (...) de lys, chaque hiéroglyphe périssable / filammenté, en une fioriture, d'un / trait de violet». Un jour de grand vent, comme il en arrive souvent à Arles, convoque «le caprice immense, / débridé de la météo» du poème «Terre natale».

De retour entre les murs de la bibliothèque du CITL, d'autres images font surface, visages de poèmes que décrit le traducteur Jean-Baptiste Para, apparaissant au fur et à mesure du travail de traduction comme les visages des peintres d'icônes, par touches délicates, auréolés de leur propre lumière. Ces images en réseau constituent petit à petit une géographie intime d'Amy Clampitt: Manhattan et son Staten Island ferry en forme de baignoire, les tourbes côtières de la Nouvelle Angleterre, le Midwest de l'enfance à l'annonce de ses tornades. Lieux de départs, d'arrivée, de migration, de dérive ou lieux dont on doit s'échapper, comme dans le poème «Sed de Correr», jamais embourbés dans l'immobilité ou le familier. Lieux de départs, comme le CITL que je quitte finalement, avec regret, à la venue de l'hiver.

Gaëlle Cogan